

ALLAN KARDEC
FONDATEUR
DE LA
DOCTRINE SPIRITE

Les Cahiers du Spiritisme

IV

RENÉ KOPP
LE SPIRITISME DANS LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL

Dr HUMBERT TORRÈS
COMMENT MON PÈRE DEVINT SPIRITE

GASTON LUCE
MESSAGES SPIRITES REÇUS PAR LÉON DENIS

LUC MÉGRET
LE MERVEILLEUX DES CONTES D'ANDERSEN

JEAN-PIERRE GEORGES
CORPS ET AMES...

CLAIRE BAUMARD
TRISTESSE JUVÉNILE

JANE AUTHIÈVRE
MESSAGERS D'AMOUR

SUZANNE MISSET-HOPÈS
L'ENVOLÉE D'UNE AME

VARIA

PARIS
Editions Jean MEYER (B.P.S.)
Service de vente : SOUAL (Tarn)

"LES CAHIERS DU SPIRITISME"

Fidèles à la tradition établie par Allan Kardec et Léon Denis, les « Editions Jean Meyer » (B. P. S.), en fondant *Les Cahiers du Spiritisme,* ont pour but de réunir en fascicules et de répandre le plus largement possible la documentation héritée du passé ou résultant de l'observation moderne, qu'elles sont en mesure de recueillir sur les manifestations spirites, psychiques ou métapsychiques, tant du point de vue philosophique que scientifique, dans le seul souci de servir la vérité et d'apporter leur contribution, aussi modeste que sincère, à l'évolution du monde.

Les « Editions Jean Meyer » (B. P. S.) souhaitent, en outre, que ces *Cahiers* deviennent un lien entre tous les spirites, de même qu'un trait d'union entre ces derniers et ceux qui, appartenant à des doctrines, à des confessions diverses, cherchent à parvenir à la connaissance des vérités essentielles sur la vie terrestre et sur le monde invisible.

Publiés sous la direction de M. Hubert Forestier, continuateur de l'œuvre de M. Jean Meyer — l'animateur spirite inoubliable — *Les Cahiers du Spiritisme* constituent une collection précieuse qu'il est utile de posséder et de conserver. D'éminentes personnalités collaborent à leur rédaction.

ADMINISTRATION ET VENTE

« Editions Jean Meyer » (B. P. S.)
Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne
et des Sciences Psychiques
Adresse de province : Soual (Tarn) — Téléph. : Soual, 9
Compte chèque postal : Paris, 609.59
Prix du fascicule : 45 fr. Fr. poste : 45 fr. 60. Recommandé : 55 fr. 30
Six numéros consécutifs : 250 francs
Souscription de soutien à partir de 500 francs

LES CAHIERS DU SPIRITISME

IV

TOUT EFFET A UNE CAUSE
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET
ALLAN KARDEC

1947

COLLECTION PUBLIEE SOUS LA DIRECTION DE HUBERT FORESTIER

LE SPIRITISME DANS LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL

Aucun lecteur des « Cahiers » ne me refusera le droit de penser que le conflit entre le spiritisme et les confessions chrétiennes actuelles repose sur une équivoque. Je pense, en effet, qu'ils sont dans l'équivoque ces pasteurs qui présentent le spiritisme à leurs ouailles comme un épouvantail diabolique, tout comme ces spirites qui prennent cette attitude pour l'expression certaine du christianisme véritable. Que des spirites ne soient pas chrétiens, telle n'est pas la question. De quoi s'agit-il, en effet? Il s'agit de savoir si le christianisme et le spiritisme s'opposent pour le fond, de telle manière qu'il faille opter pour l'un ou pour l'autre.

Si l'on confond spiritisme et nécromancie, cette option s'impose. La nécromancie est une divination qui consiste à provoquer par une technique occulte des interventions de désincarnés à des fins de curiosité ou d'intérêts plus ou moins avouables. Cette divination constituant une sorte de sacrilège contre la majesté de la mort que réprouve la conscience humaine, et un danger pour ceux qui la pratiquent, car elle peut mettre en branle des forces maléfiques, est nettement condamnée par le christianisme. Mais est-elle la définition du spiritisme? Le prétendre serait susciter l'indignation des spirites. Qualifier de nécromans les Allan Kardec, les Denis, les Delanne, les Geley, c'est positivement les insulter.

De même, confondre spiritisme et charlatanisme c'est encore être contraint à cette option, mais de quel droit faire cette confusion? Elle procède, en effet, d'une induc-

tion qui, partant de certaines fraudes et de certaines naïvetés, les généralise de la manière la plus injuste.

Au contraire, si l'on considère le spiritisme comme une recherche objective des phénomènes supranormaux contribuant à la démonstration de la survie, non seulement il ne s'oppose pas au christianisme, mais, pour ainsi dire, il se marie avec lui, en servant ses affirmations d'outre-tombe. Ils sont, l'un et l'autre, dans le même axe, comme on dit aujourd'hui.

Tout aussi bien, si l'on définit un spirite, celui qui a des relations respectueuses et précises avec les désincarnés dans un trait-d'union d'amour, une entr'aide réciproque, une sublime fusion de l'Invisible et du Visible, on ne saurait, pour autant, séparer cet homme du christianisme sans être fou.

Or, cette mise au point n'est pas que théorique; elle s'appuie dans les profondeurs de l'Histoire, c'est-à-dire de la vie, et pour le montrer la seule difficulté est l'abondance des choses. Il faut donc faire un choix et je le fais justement là où l'on s'y attendrait le moins, avec tous les préjugés que l'on a : dans le monachisme médiéval. Les moines du moyen âge furent des spirites pour qui la différence entre le monde invisible et le monde visible ne semble plus avoir existé.

I

Avant les décadences ultérieures, dans ces ascétères issus des grands desseins des Benoît d'Aniane, des Martin de Tours, des Cassien, l'homme vivait dans une ambiance mystique de paix et de poésie infinies, et là son âme se dégageait des limitations de la matière, comme si le mur qui sépare de l'Eternité était devenu transparent. Un moine de Cluny n'est pas plus étonné de converser avec les morts qu'avec les vivants, avec les entités célestes qu'avec les humains, et pour lui la lutte avec les forces de l'Invisible maléfique est aussi d'actualité que celle qu'il faut livrer contre les méchants d'ici-bas. Il faut lire les livres révélateurs de la vie de ces personnages : la *Chronique*, de Raoul Glaber; le *Livre des Miracles*, de Pierre le Vénérable; les *Conférences*, de Cassien; les *Dialogues*, de Grégoire le Grand, pour voir tout ce que cette vie avait d'extraordinaire dans sa portée spirituelle. Tandis que le moine gravit l'escalier qui monte au dortoir, il rencontre un de ses frères défunts qui lui parle de l'au-delà et lui demande assistance comme s'il s'agissait d'un voyage dans la ville voisine. Dans la forêt, portant des ramures, il voit surgir le baron mort qui, par ses colères, avait tant effrayé la contrée. Il a sur ses épaules une peau de renard. « Pourquoi portez-vous cette peau de renard? » lui demande le moine. — « C'est que, jadis, je l'avais donnée à un pauvre et que maintenant elle me sert dans l'au-delà. » Un jeune postulant qui vient d'arriver au prieuré de Charlieu rentre au cimetière à la nuit tombée et, là, les anciens moines se réunissent pour lui souhaiter la bienvenue. Un frère est malade à l'infirmerie et voici que son ami voit entrer un ange. Que vient faire cette entité sublime? Bénir la couche funèbre du malade qui va trépasser. On entend après des mélodies suaves : c'est ce

mort qui s'en va, accompagné par les chants des citoyens des cieux. Mais il reste psychiquement au milieu des siens et, au réfectoire, on continue à mettre son couvert, et les mets seront donnés aux pauvres.

Le soir, réunis autour du feu, à l'heure où ils peuvent parler, les moines se racontent ces choses spiritiques. Sont-elles officieuses seulement et peut-être même défendues? Non pas. Au contraire, les dirigeants les approuvent et en sont eux-mêmes les plus fervents admirateurs et témoins. « C'est une consolation », dit le grave abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, « pour nous qui gémissons dans ce triste monde, quand nous entendons des nouvelles de l'autre. Elles augmentent notre foi. » (*De Mirac. Patrol.*, t. 189, col. 871.) Quand meurt saint Benoît et que s'affligent ses enfants spirituels de perdre un tel père, il leur dit : « *Ne soyez pas tristes. Je serai plus présent parmi vous quand j'aurai déposé le fardeau de mon corps.* » Odilon de Cluny est assailli par des voix d'outre-tombe. Ce sont les pauvres âmes qui n'ont pas consommé leur évolution dans le Christ et qui gémissent, appelant à l'aide. Odilon est un maître puissant et il décide qu'un jour par an, tout entier, le lendemain de la Toussaint, sera « le jour des âmes ». Ce 2 novembre est encore aujourd'hui l'objet de la même foi et, dans notre monde matérialiste, le seul moment d'un certain réveil dans le vaste sommeil des foules appesanties... Que de gens, ce jour-là, ne sont plus, tout à fait, des brutes! Ils pensent plus loin que cette vie, vers ceux qui les ont quittés. Mais Odilon de Cluny, aux écoutes de l'au-delà, n'est-il pas, sans le mot, un spirite?

II

Dans l'immense apport de ce passé si sublime, nous n'aurions plus de raison de nous arrêter de cueillir les récits et les traits de ce genre. Contentons-nous de prendre trois récits particulièrement vivants et précis.

Nos contemporains ne savent plus qui fut Martin de Tours, ce vieil ami du peuple de France et ce géant de l'Esprit, ni qui fut son disciple Sulpice Sévère, lequel écrivit *de visu* sa belle vie. Qu'importe! Voici comment Sulpice Sévère apprit la mort de celui qu'il vénérait tant. Laissons-le parler dans une lettre qu'il écrivit à Aurelius le jour même : « Ce matin, j'étais seul dans ma chambre, méditant au petit jour sur les espérances de la vie future... lorsqu'il me sembla voir rentrer Martin, les yeux resplendissants de lumière... Je ne pouvais le regarder et je le reconnaissais. Il me regardait en souriant de son bon sourire. Alors je me jetai à ses pieds. Je sentis sur ma tête une caresse de sa main et il me parla de la croix du Christ. Mais voici qu'il s'éleva. Sans pouvoir me rassasier de sa vue, je le suivais des yeux jusqu'à ce qu'il disparût dans le ciel entr'ouvert, quoique j'étais dans ma chambre... Peu de temps après, mon domestique entra, le visage défait : « Qu'as-tu? lui dis-je, d'où vient « cette tristesse? » — « On vient « d'arriver de Tours annoncer la « mort de notre père aimé : Mar- « tin. » — « Mes larmes coulent

« toujours. » (*Vie de saint Martin*, par Sulpice Sévère, Tours, 1861.) Peut-on rêver une apparition plus précise, plus touchante et plus réelle?

Voici, maintenant, un épisode qui joint au pittoresque un enseignement très haut sur les rapports avec les désincarnés. Je le trouve dans les dialogues de Grégoire le Grand. Non loin de l'ermitage où vivait Benoît d'Aniane se trouvaient deux religieuses de noble famille, mais de très mauvaise langue... A leur mort, on les enterra dans l'église. Or, au moment où la prière devenait plus solennelle et plus mystérieuse, à cette époque, le ministre disait aux indignes de sortir, et ceux à qui leur conscience reprochait quelque chose s'en allaient. Mais, chaque fois que ce renvoi se faisait, la gouvernante des deux religieuses, enterrées là, les voyait se joindre, dans leur forme fantômale, à ceux qui se retiraient. La gouvernante, affligée et effrayée, prévint saint Benoît de l'étrange phénomène. « Donnez, dit-il, aux pauvres une offrande pour ces deux malheureuses, faites pour elles la charité qu'elles ne firent pas. » On ne les vit plus sortir comme auparavant. Elles étaient réhabilitées par le moyen de leur servante. » Transmission karmique et brisure de hantise.

Enfin, voici une scène extraordinaire prise dans les conférences de Cassien. Cassien rapporte qu'une interminable discussion philosophique s'était élevée en Egypte entre chrétiens. Ceux-ci allèrent trouver un solitaire célèbre, du nom de Macaire. Il coupa court à tous ces discours en disant : « *Le règne de Dieu n'est pas dans les paroles, mais dans la vertu. Allons aux tombeaux.* » Le vénérable Macaire s'arrêta devant une tombe très ancienne et dit au mort : « O homme, si ce discoureur (celui qui avait provoqué la controverse) était venu ici et que je t'eusse appelé, dis-moi si tu te serais levé? » Le mort apparut et répondit que oui. Macaire lui demanda ce qu'il avait été pendant sa vie, à quelle époque il avait vécu, s'il avait connu le Christ. Le mort répondit qu'il avait vécu sous les Pharaons anciens et qu'il n'avait pas connu le Christ. « Dors en paix maintenant, lui dit Macaire, pour être réveillé en ton rang avec les autres par le Christ. » (*Conf.*, tome II, trad. Cartier.)

C'est ici une maîtrise de télépathie posthume indiquant une élévation formidable et sans rapport avec la nécromancie puisque l'objet poursuivi est la paix des vivants par le témoignage des morts. « Ne discourons pas, allons aux tombeaux. » Quelle parole! Elle est celle d'un grand chrétien que feraient siennes les spirites, il me semble, avec enthousiasme.

Martin de Tours, Benoît d'Aniane, Cassien sont les maîtres spirituels des moines du moyen âge. Ils lisaient leurs œuvres, et suivaient leurs exemples et, avec eux, passaient le cap de la mort dès avant que son heure eût sonné.

En exposant ces choses, je crois avoir contribué à cet esprit de tolérance qui est si nécessaire en un temps où il disparaît de plus en plus, alors qu'on en parle sans cesse.

René Kopp.

COMMENT MON PÈRE DEVINT SPIRITE

Il serait assurément intéressant et instructif de connaître les circonstances qui ont amené les principales personnalités du spiritisme à adhérer à cette doctrine. Si, par une enquête bien menée, on parvenait à réunir un certain nombre de réponses, des conclusions intéressantes en découleraient, susceptibles de déterminer avec profit bien des prosélytismes. En tout cas, je suggère cette idée, souhaitant qu'elle puisse être réalisée quelque jour.

Il n'est pas douteux que les raisons d'adhésion varient suivant les cas, qu'elles sont soumises à la diversité des conditions humaines, lesquelles provoquent des réactions spirituelles distinctes, selon le tempérament de chacun, l'éducation reçue et le milieu où se déroule l'existence. Au cours de ma vie, j'ai été témoin de nombreuses « conversions » spirites et, si je dois en juger par ma propre expérience, je ne crois pas me tromper en affirmant que l'un des grands moyens, parmi les plus déterminants, qui triomphe bien vite de tous les préjugés, est le langage unique des faits, lequel par sa force, dissipe tous les doutes. La lecture a aussi une grande importance, sans arriver toutefois à la puissance démonstrative des faits. Une chose est de lire et une autre chose est de voir, de constater. Ces considérations me portent à relater par quelle voie mon père fut conduit à la certitude spirite.

Mon père était né dans une famille catholique, il fut élevé dans cette religion. Il l'embrassa avec tant d'enthousiasme que ses parents pensèrent un moment qu'il entrerait dans les ordres et deviendrait prêtre; mais les circonstances les détrompèrent et il se fit médecin. La connaissance des sciences naturelles et l'étude du corps humain détruisirent lentement sa foi religieuse, qui finit par sombrer totalement. Ne pouvant pas substituer une foi harmonisée avec ses connaissances scientifiques nouvelles à celle qui avait bercé son enfance, il se trouva pris, avec désespoir, dans le plus désolant agnosticisme. Il y avait, en son âme, un vide immense que rien ne pouvait combler.

Ses études universitaires terminées, il s'installa comme médecin, dans un petit village isolé de la province de Lérida (Catalogne), ayant, de plus, à porter assistance à trois autres villages proches, qu'il visitait à cheval. Il se maria et je naquis, en 1879, en ce petit village-là.

Comme je l'ai dit, en ce temps-là, mon père avait perdu sa foi religieuse. Il ne pratiquait pas le culte catholique. Si l'on pense que ce que je rapporte se passait il y a à peu près soixante-dix ans, on comprendra que cette indifférence publique à l'égard de la religion officielle devait lui attirer l'hostilité du curé du village et des gens d'un certain clan prépondérant. Homme tolérant et bienveillant, il ne disait rien, ne faisait rien qui pût froisser les catholiques, mais le simple fait de ne pas se soumet-

tre suffisait à le faire considérer comme un adversaire de l'Eglise.

Au temps dont je parle sévissait une douloureuse guerre civile. Les partisans carlistes parcouraient ces lieux éloignés de tout centre de population important; si bien que mon père vivait constamment en alarme. Il était à craindre, en effet, que les carlistes vinssent occuper notre village. Ce péril devenait d'autant plus préoccupant qu'il était très souvent appelé au dehors pour porter secours aux malades des autres villages; il risquait donc de se trouver surpris loin de sa demeure et des siens.

Un jour, alors que, déjà en selle, mon père allait partir en visite, ma mère, mue par une impulsion inexplicable et irrésistible, le supplia de ne pas partir, car, selon elle, les carlistes s'étaient emparés du village où il devait se rendre. Mon père, ne voulant tenir aucun cas de la supplique de ma mère, allait passer outre à sa prière, mais ma mère, prenant le cheval par la bride, lui barra la route, l'obligeant même à descendre de sa monture. Alors, mon père, impressionné par l'attitude de son épouse, lui demanda comment elle avait appris que les partisans se trouvaient dans le village en question. Elle lui répondit qu'elle ne le savait pas, qu'il ne s'agissait pas de sa part d'une vision, mais qu'elle en avait la certitude absolue, résultant d'une impression intérieure, aussi évidente qu'inexplicable. Or, si mon père eût méprisé l'avertissement de ma mère, il se serait bientôt trouvé face à face avec les carlistes. Quand la vérité prévoyante de cette « monition » put être confirmée, la surprise de mon père fut grande, comme on l'imaginera facilement.

Ce fait se répéta d'innombrables fois, et toujours avec la même précision, si bien que mon père, pendant tout le temps que devait durer la guerre civile, ne sortit plus en visite sans demander à son épouse si la voie était libre et sans péril. Il est à remarquer la circonstance importante selon laquelle cette sensibilité cryptique de ma mère ne s'éveillait que quand des carlistes rôdaient dans la zone qui intéressait mon père. Si les partisans étaient loin, elle ne percevait rien du tout, mais quand ils campaient à proximité, sa faculté se mettait en jeu avec une précision étonnante.

Pour un esprit intelligent et objectif comme celui de mon père, ces faits, avec leur signification si précise, ne pouvaient ne pas l'impressionner. Sans pouvoir se les expliquer, il s'efforçait d'en pénétrer toute la signification spirituelle. Mais d'autres faits, d'un caractère différent, devaient bientôt s'ajouter aux précédents, si bien que mon père fut amené à la conviction que, pour ma mère, la vision était possible, non seulement par les yeux du corps, mais encore par « les yeux de l'âme ». *Donc, l'âme humaine existait!*

D'un de ces nouveaux faits, j'en fus le protagoniste. Je jouais, un certain jour, avec d'autres enfants de mon âge, dans un endroit distant d'un demi-kilomètre de notre village, quand, par suite d'une étourderie propre à l'enfance, je tombai d'une hauteur de deux mètres, me faisant une blessure à la face dont la cicatrice devait me rester. Ma mère, qui à ce moment

vaquait aux choses de la maison, s'écria subitement : *Mon fils, mon Humbert!* Et, prise d'un sentiment de malaise, elle vint à ma rencontre, me trouva ensanglanté par la blessure subie au visage. Ce fait de télépathie pure impressionna grandement mon père qui, à ce moment, se trouvait précisément dans la maison.

En cet état d'esprit, mon père apprit un jour par le journal, qu'il était arrivé au port de Barcelone, en provenance de France, deux caisses contenant des livres spirites, et que l'évêque de cette ville avait ordonné qu'ils fussent solennellement et publiquement brûlés; ce qui se fit, devant une grande multitude, place Royale.

La presse de l'époque rapporta avec force détails cet autodafé historique. Un tel événement, faisant suite aux « visions » de ma mère, ne pouvait qu'éveiller la curiosité de mon père, et ce qui devait arriver arriva; d'une nouvelle et clandestine expédition de ces livres, mis à l'index et condamnés alors, il put s'en procurer quelques exemplaires. Il s'agissait des œuvres d'Allan Kardec, que mon père dévora aussitôt avec avidité. Cette lecture projeta dans son âme assoiffée de connaissance une vive lumière. Il put comprendre et s'expliquer aisément les faits observés par l'entremise de ma mère. Il devint donc spirite par la leçon des faits.

Encore une fois se trouvait confirmée une grande vérité : celle suivant laquelle les âmes de bonne volonté parviennent toujours à trouver leur chemin vers la connaissance des vérités essentielles.

Dr Humbert Torrès.

MESSAGES SPIRITES
REÇUS PAR LÉON DENIS

Sur le rôle de la femme dans la famille

Heureuse l'âme qui sait prier! Heureux l'esprit qui, sur la terre, peut, au milieu des écueils où il se trouve, se recueillir et s'élever!

Dieu, au moment précis où, dans sa bonté et sa sollicitude pour les êtres laissés avec leur libre arbitre les vit en proie aux séductions et aux erreurs qu'enfante souvent le besoin de savoir, Dieu, dans son cœur paternel, vit la nécessité de susciter un exemple de dévouement qui, en fortifiant la foi, devait entraîner à lui, dans la vérité, les cœurs des désincarnés.

Faisant alors appel à un esprit épuré qui, dans son amour pour l'Eternel, demandait à le seconder, et mettant en lui des forces nou-

velles, il lui dit : « *Va, fils aimé! et que ton dévouement soit pour ces êtres une nouvelle vie, un moyen de rachat pour leurs erreurs qui augmentent de jour en jour.* » Jésus vint, et par soumission au principe d'égalité, il voulut naître dans une famille qu'il aimait depuis longtemps et dont la position modeste eût pu paraître un écueil pour sa gloire, mais où il sentait que son âme trouverait les forces nécessaires à son action.

Marie est un exemple, pour la femme, de vertu modeste. Epouse dévouée, mère tendre, elle fut un modèle d'énergie dans les devoirs, partageant son affection entre celui sous la protection duquel elle s'était mise et les deux enfants qui lui avaient été donnés lorsque, émotion douce et profonde, elle sentit à nouveau palpiter en elle un être qui bientôt lui demanderait soins, dévouement et tendresse.

L'enfant naît, et, de joie, le cœur de cette mère tressaille; mais parfois un trouble en altère la douceur. « *Pourquoi,* dit-elle, *dois-je trouver plus de bonheur en toi que chez les deux autres, enfants que mon cœur n'avait point demandés? Je sens pour toi une tendresse plus grande, un dévouement que rien n'arrêtera. Je vois dans ton jeune regard un horizon sans bornes. Mon cœur pressent enfin un mystère puissant, et dans l'étreinte de tes petits bras, je sens une force, une consolation à toutes les épreuves. Je serai dévouée, tendre et vaillante pour les autres; mais, je le sens, tout m'enchaîne à toi.* »

L'Enfant grandit, et dans sa force douce, il sait être un maître au milieu des siens; et, mystère! malgré cela, il sait obéir.

Vous connaissez l'abnégation de la mère; vous savez l'étendue du dévouement et de l'amour du fils pour tous les êtres créés par Dieu.

Priez en ce souvenir, et par reconnaissance, priez avec Lui pour qu'au milieu de vous jaillissent la foi, la lumière et la vérité.

Revenant à la pensée qui m'a fait suivre cette vie terrestre si grande, je dis :

Croyez que Marie, dans sa modestie, était — Dieu le veut ainsi pour toutes ses créatures — complètement épouse dans l'affection, comme toutes les femmes, et mère dans la souffrance, comme toutes les mères, prenant dans cette souffrance même conscience de la mission qui leur est confiée.

Au milieu des devoirs imposés qui sont la base de la famille est le mystère doux et profond de la procréation. La femme doit concilier la force de la vertu avec cette tendresse tranquille faite de pudeur qui contraint l'homme au respect au milieu des élans de passion que sa nature comporte.

Oui, qu'à l'exemple de Marie toutes les femmes donnent à l'époux leur cœur, aux enfants leur tendresse et toute la force de leur volonté, mais à Dieu ce qu'elles ont de meilleur en elles.

Femmes, que votre esprit se repose dans ce principe que les êtres, quel que soit leur degré d'avancement, sont régis par des lois communes, bénéficient des mêmes principes de rachat, et que dans cette union immuable de la famille, il y a, il y aura toujours devoir de soumission pour la femme et de protection pour l'homme, protection étendue à tous les siens.

(15 octobre 1895 - Médium Mme F...).

Sur la persistance d'affection des Esprits

En créant l'homme, Dieu a mis en lui un principe de vie et de force, principe tendant à l'élévation constante d'amour et de charité.

En s'incarnant, l'homme vient subir — pour progresser, et parfois aussi pour expier certaines fautes commises dans des existences passées — des épreuves que le contact des fluides peu épurés de la terre provoquent à tous moments. Mais dans sa bonté attentive, paternelle et miséricordieuse, le Créateur permet que ceux qui, dans l'espace, se lient par le cœur avec ceux combattant sur terre aient la facilité de les protéger.

Ce cœur toujours imprégné d'une tendresse que l'éloignement n'a pu attiédir les encourage, les soutient, et si les forces qu'il envoie ne sont pas toujours senties ni comprises, elles aident cependant à son insu celui à qui elles sont données.

La tendresse, principe de fraternité, lien de la famille, se développe de plus en plus dans la vie de l'au-delà où les pensées s'épurent, où l'intelligence, en se développant, s'éloigne avec bonheur de ce qui l'enserrait sur la terre, et où, comprenant mieux l'affection, l'âme périspritale se voit dégagée de tout égoïsme, de toute envie, de tout ce qui sur la terre diminue la valeur de l'être.

Mais, rentrant dans un cercle d'affections plus intimes, je dirai : l'amour maternel dépasse toutes les limites, ne s'arrêtant point aux mesquines jalousies. Il étend sans cesse le champ de ses affections. Et l'amour paternel le suit, envoyant de son côté sa force et son énergie. Puis, comme un reflet de cette affection, voyez le rôle de l'enfant qui comprend les devoirs qui lui incombent; voyez-le soutenir ceux qui, sur la terre, ont guidé et protégé ses jeunes années. Il demande pour eux les douceurs d'affections nouvelles, il fait effort pour les entourer d'êtres aimants, souvent dans un certain sens combler le vide qu'a laissé son départ.

Mais quand elle est mutuelle, rien après celle de Dieu ne surpasse l'affection si tendre de deux êtres que l'Eternel a voulue pour compléter cet ensemble si fort et si gracieux dans la création : l'union de l'homme et de la femme, union qui, pour lui, je le vois, je le sais, est un lien que rien ne doit rompre.

Toute force et tout amour dans les principes du cœur doivent former cet idéal puissant qui souvent donne le génie et toujours assure paix et joie dans les épreuves de la vie.

Cet amour qui se recompose même après la séparation lorsqu'il a été éprouvé et compromis sur la terre, dans tout ce qu'il a de grand, se conserve pur, s'idéalise pour celui qui, le premier, quitte la terre et n'a plus alors qu'un désir : faire partager à celui qui reste au milieu des écueils la force qu'il a pu acquérir et le repos dans cet amour si tendre dont son cœur est toujours imprégné. Par ces liens qui toujours les unissent, il l'en-

toure, le conseille, demande à Dieu qu'il lui soit accordé d'envoyer à l'être aimé l'intuition favorable, les pensées qui pourront le soutenir et le protéger.

Oui, dans l'espace, quand l'âme progresse, elle s'épure du même coup, et à chaque échelon gravi menant au but tant désiré, elle oublie ce qui atténue le développement des facultés, elle recherche les douceurs et les beautés enfouies, malgré les faiblesses inhérentes à la chair, dans les cœurs que Dieu a créés.

Et lorsqu'après l'épreuve, les incarnés, ayant subi avec plus ou moins de résignation les peines des fautes commises, quittent cette enveloppe charnelle qui, en comprimant l'âme en retardent l'essor, arrivent dans l'espace et retrouvent ceux qui depuis longtemps les guident, ils sont entourés de toutes les tendresses, de toutes les affections et des désirs de protection de ceux qui les y attendent.

Après la dématérialisation, toujours suivie d'épreuves plus ou moins longues, où l'âme parfois inconsciente désire sans précision, mais seulement alors, elle sent tout l'amour qui est dirigé vers elle, et si la grâce dans sa force divine se fait sentir, guidée et soutenue par ceux qu'elle a retrouvés, elle est amenée à comprendre dans leur étendue et dans leur but ces lois qui régissent la famille, digne préservatrice que Dieu, en père prévoyant, met devant les humains à tous les moments de la vie.

L'âme quittant la terre a donc tous les moyens, dans l'espace, de racheter les fautes terrestres; mais le progrès y est plus lent, les épreuves y étant moins dures.

C'est donc vous guider sûrement pour votre avenir que de vous dire : attachez vos yeux constamment aux images qui épurent l'âme, éloignez-vous de ce qui abaisse et démoralise, et, faisant constamment à Dieu l'offre de votre foi, de votre amour, puisez dans son céleste exemple ce que nous aimons tous en vous : *la charité.*

(19 nov. 1895 - Médium Mme F...)

Pour copie conforme :
Gaston LUCE.

EXPLORATION DANS L'INCONNU

Les ÉCRIVAINS et l'INVISIBLE

Le MERVEILLEUX des CONTES d'ANDERSEN

FRÉQUEMMENT, dans la littérature, le merveilleux a sa place, dominante, précise et brillante ou, au contraire, secondaire et vague. C'est, dans ce dernier cas, une allusion souvent passagère du monde invisible.

Quand l'auteur donne libre cours à son imagination, privilège qui lui est dû et dont il use, largement ou non, il atteint des plans occupés par d'autres êtres que nous et, quel que soit le nom donné à ces derniers, quelles que soient les facultés dont on les pare, il se trouve que l'écrivain nous dévoile une vérité à laquelle il ne croit pas toujours lui-même. Il est persuadé que les personnages extraordinaires qu'il met en scène, après d'autres auteurs de récits fantastiques, de contes bleus, sont pure invention, fruits de l'imagination populaire, et que leur accorder une réalité est de la superstition. Le but du romancier et du conteur est de récréer, il lui plaît de nous séduire par les images chatoyantes que présentent, par exemple, les fées bienfaisantes. Par opposition, goût du contraste et l'un donnant mieux de relief à l'autre, il nous fait voir le mal d'une façon occulte en faisant intervenir de hideuses sorcières. Il lui est agréable de peupler la nature de présences d'une toute autre essence que nous, très souvent beaucoup moins embarrassées de leur personne, puisque, instantanément, elles apparaissent en tel endroit qui leur convient et n'hésitent pas, suivant les besoins du récit, à faire apparaître aussi à peu près tout ce qui est possible ou à transformer d'un seul geste, homme, animal, végétal, objet, demeure, leur pouvoir sur la matière étant quasi illimité.

Nous ne nous étendrons pas sur ces détails enchanteurs que tout le monde connaît, pour les avoir lus; ils sont la base de la plupart des contes de fées.

Mais la vérité partielle se dessine déjà à qui possède quelque lecture en ce qui concerne le spiritisme et l'occultisme. Il sait établir la comparaison avec les histoires dont le caractère merveilleux semble n'appartenir qu'aux caprices et fantaisies de l'imagination. Nous savons, en effet, que l'être humain dissocié, dédoublé, que le fantôme des vivants et des morts a la possibilité d'apparaître et de disparaître avec plus de facilité que nous, et d'une manière très différente. Nul n'est besoin, dans l'invisible, de véhicules coûteux, grossiers, mus avec bruit, odeur, fumée et nous exposant à des accidents variés. Et la matière subtile composant le fantôme est plus propre aux transformations rapides que les pesants

matériaux servant à édifier des maisons. Alors, le personnage merveilleux dénommé fée ou magicien a notablement plus d'action dans le monde invisible que dans celui qui affecte directement nos sens restreints et limités. Autrement dit, s'il n'est pas en notre monde visible de fées, de magiciens et autres personnages de semblable composition, et de possibilités analogues, on peut admettre que, dans le monde invisible, les individus de même famille que ceux des féeries y ont une existence courante. L'enchanteur des contes bleus qui bercèrent notre enfance vient de l'invisible occuper momentanément notre monde terrestre, pour y produire, à nos yeux, les mêmes effets que dans son monde particulier où il anime la substance fluidique par la parole et le geste. Cette substance, infiniment plus malléable que la nôtre, vibre par des moyens qu'il connaît, se transforme et se déplace sans l'aide d'instruments compliqués et d'outils savamment étudiés. Nous sommes encore dans l'empirisme des automobiles, des avions, des trains, des pelles, des bêches, des leviers, des moteurs de toutes sortes, parce que nous ne possédons pas les moyens de nous servir uniquement de notre pensée, de notre parole et de nos gestes. Pourquoi? Parce que loin de la perfection. Constitutions grossières, encombrées facilement par la matière qui nous environne, ayant des sens réduits et localisés, nous nous déplaçons avec lenteur et effort et nous ne savons rien faire sans instruments. Notre pensée ne sert qu'à inventer des outils et à nous servir de matériaux. C'est déjà bien, mais, répétons-le, c'est de l'empirisme.

***

Poète, romancier et auteur dramatique, Andersen, né à Odensée, en l'île verdoyante de la Fionie, a réussi dans tous les genres, mais, seuls, ses contes ont été traduits en toutes langues.

Il ne faisait guère de différence entre le monde imaginaire et le monde réel. De l'*Introduction* aux *Contes Danois*, édités par Garnier, nous extrayons ce passage : « *Dans le Nord, la féerie n'est guère que la personnification des forces turbulentes et redoutables de la nature : l'homme, dominé par elles, leur prête la vie de l'esprit. Pour lui, le ciel et la terre se peuplent d'êtres symboliques; tout l'univers s'anime. Ce naturalisme n'existe nulle part à un degré plus remarquable que dans Andersen. Il n'est point d'objet qu'il n'ait touché de sa baguette magique et doué de la vie et de la parole. Ses récits forment comme un concert où tous les êtres se répondent.* »

« *La matière inerte n'existe pas pour lui* », conclut l'auteur de cette dissertation.

La matière inerte, nous le savons, n'est qu'une illusion. De même que la terre et les astres se meuvent, bien que semblant immobiles, tout se meut aussi, même le plus infime grain de sable. Des sensitifs ont l'impression nette que les corps ne possèdent aucune stabilité et qu'ils sont sans cesse parcourus d'effluves. Polarisés, ils émettent des rayons, tous sont animés de vibrations.

***

Suivons Andersen dans ses fréquentes échappées sur le merveilleux...

« *Dans l'intérieur du glacier, il y a des cavernes immenses, des crevasses qui pénètrent jusqu'au cœur des Alpes. C'est un merveilleux palais. Là demeure la Vierge des Glaciers, reine de ce sombre domaine. Elle se plaît à détruire, à écraser, à broyer. L'Air est son père...* »

« ... *Parmi tous ces frères du Vertige, la Vierge des Glaciers choisit le plus fort, le plus habile, et lui ordonne de lui rapporter Rudy...* »

« ... *Non, non* », *entendit-on, comme si c'était l'écho des cloches de la chapelle. Mais c'était un chant véritable. C'était le chœur des doux, aimables et bons Esprits de la nature.* « *Non, non* », *entendit-on de nouveau. C'étaient les filles des rayons du soleil...* »

Andersen se refuse à présenter la nature d'une façon austère. Sa vision n'est pas celle d'un pédant de l'enseignement primaire, bien qu'il affectionne les forces primaires, les forces élémentaires. Elle est moins limitée, moins superficielle que celle d'autres scientistes plus élevés dans l'échelle de l'analyse matérielle, car il place derrière toute chose une pensée — et il y en a une, véritablement. Si le conteur nordique ne considère pas la nature comme un être vivant, elle est peuplée de formes animées et sensibles, d'intelligences extra-terrestres. Ces deux titres de chapitres en disent long à ce sujet : *Les Spectres de la Nuit, Les Puissances funestes.* Le premier commence ainsi : « *La nuit était venue : de gros nuages remplissaient toute la vallée du Rhône. Un coup de vent terrible, dernier souffle du siroco qui, après avoir passé sur l'Italie, vient exhaler les suprêmes efforts de sa rage au pied des Alpes, se déchaîna sur la contrée. Il déchira les nues. Elles se reformèrent, prenant les figures des monstres du monde primitif et des animaux fantastiques des contes de fées.*

« *Les esprits de la nature, les forces élémentaires s'ébattaient librement pendant que les hommes sommeillaient.* »

Dans *Ib et la Petite Christine,* une bohémienne donne à Ib et à Christine trois noisettes.

— Dans celle-là, dit Ib, y aurait-il bien une voiture à deux chevaux?

— Il s'y trouve un carrosse doré tiré par deux chevaux d'or, répond la bohémienne.

— Alors, donne-la moi, dit Christine.

Et Ib la lui donne. La femme la lui serre dans un nœud de son fichu.

— Et dans celle-ci, reprend Ib, y aurait-il un aussi joli fichu que Christine a autour du cou?

— Il y en a dix plus beaux, reprend la grande femme et, de plus, une quantité de belles robes, de souliers brodés, un chapeau garni d'un voile de dentelle...

— Alors, il me la faut aussi! s'écria Christine.

Il la lui donne généreusement.

Restait la troisième : elle était toute noire :

— Celle-là, dit la petite Christine, tu dois la garder; elle est bien belle aussi.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dedans? demande Ib à la bohémienne.

— Ce qu'il y a de mieux dans les trois, répond celle-ci.

Ib serre précieusement sa noisette.

Plus loin : « *La première chose qu'il fit le soir quand il fut seul fut de tirer de sa poche la noisette qui renfermait une chose de plus de valeur qu'un carrosse doré. Il la place avec précaution entre la porte entr'ouverte et le gond, et pousse la porte. La coquille se casse. Il n'y avait plus d'amande, un ver l'avait mangée. On y voyait quelque chose qui ressemblait à du tabac à priser ou à un peu de terre noirâtre.* »

L'avenir s'annonce séduisant pour la petite amie d'enfance d'Ib, qui, fort chagrin, apprend son riche mariage.

« *Dans ses réflexions, Ib s'était souvenu des trois noisettes que lui avait donné la bohémienne. Les deux où devaient se trouver le carrosse aux chevaux dorés et les superbes habillements, il en avait fait cadeau à Christine; et, en effet, elle allait posséder toutes ces choses merveilleuses. Pour lui, la prédiction s'accomplissait aussi : il avait eu en partage de la terre noire. « C'était ce qu'il y avait de mieux », avait dit la bohémienne.*

« *Comme elle devinait juste! pensait Ib : la terre la plus noire, le tombeau le plus sombre, n'est-ce pas ce qui me convient le mieux?* »

Des années s'écoulent; et :

« *Ib laboura son champ. Sa charrue rencontra tout à coup un obstacle très résistant. Il fouilla la terre et en retira comme un grand et gros copeau noir; mais, à l'endroit où le fer l'avait touché, il brillait au soleil. C'était un bracelet d'or massif qui provenait d'un tombeau de géant. En creusant, il trouva encore d'autres pièces de la parure d'un héros des temps antiques.* »

Ib retrouve Christine, mourante, dans un galetas. Son mari avait perdu la tête après avoir hérité des richesses laissées par ses parents : il les avait crues inépuisables.

Et la série des malheurs continue... Ib adopte l'enfant de Christine, une petite fille blonde, portant le prénom de la mère, à laquelle elle ressemble. Ib a acquis de l'aisance...

***

Sans doute, un fruit minuscule ne saurait contenir un objet d'amples proportions. L'avenir ne se trouverait pas plus dans son enveloppe, même à l'état très concentré. Mais l'avenir n'est pas plus dans le marc de café, emploi empirique tel tant d'autres ayant pour but d'inspirer le sensitif, appui et excitant psychique, élément matériel lui donnant l'élan nécessaire pour se mettre en contact avec des forces encore mal expliquées. Dans *Ib et la Petite Christine*, l'auteur expose un fait de voyance.

Dans *Une Histoire dans les Dunes*, le héros, Georges, en proie au chagrin, ébranlé dans ses facultés par de violents chocs moraux, va finir ses jours dans une église du Jutland, battue par les vents furieux. Le sable amoncelé dépasse le milieu des fenêtres, la tempête hurle de plus en plus, l'obscurité règne en plein jour.

Le trépas de celui dont la Richesse, la Félicité devaient être les nourrices — rejeton d'une noble famille espagnole — et qu'une

naufragée avait mis au monde avant de rendre son âme à Dieu — est dépeint en termes émouvants :

« *Les morts accoururent, vêtus de leurs habits de fête; il y avait là les vieux pêcheurs de Huusby, ses parents adoptifs, le riche marchand, sa femme et leur fille Clara.*

« *... Les vents jouaient la musique du psaume, que tous les fidèles entonnaient en chœur* », lit-on plus loin. « *Aucune vie ne sera perdue, et le ciel sera rempli d'allégresse!* » Georges chantait ces divines paroles; en même temps, « *le lien qui retenait son âme immortelle se rompit. Dans l'église, que la tempête couvrait de sable, gisait un mort.* »

Il semblerait que le narrateur ait des notions sur la composition occulte de l'homme, le lien dont il parle serait le périsprit.

Le Sylphe des Roses se termine ainsi : « *Un homme prit le pot de fleurs pour l'emporter. Une abeille lui piqua la main si fort qu'il laissa tomber le pot, qui se brisa. On en vit sortir le crâne du jeune homme, et l'on découvrit par là que le mort qui était là dans le lit était un assassin. Et la reine des abeilles s'éleva dans les airs et alla partout chantant la vengeance des fleurs et l'histoire du sylphe, en disant comment, derrière une petite feuille desséchée, peut se cacher quelqu'un qui fait connaître le crime et le punit.* »

Dans *La Reine des Neiges*, chaque fleur d'un jardin sait une histoire qu'elle conte à la petite Gerda. Cette dernière, guidée par une corneille apprivoisée, monte se coucher dans une chambre d'un palais. Tel un film, des ombres de chevaux, aux crinières flottantes, défilent sur le mur.

« Ce sont des fantômes, dit la corneille; ils viennent chercher les pensées de Leurs Altesses pour les mener à la chasse folle des rêves.

Plus loin : « *Elles arrivèrent dans une première salle, dont les murs étaient tendus de satin rose brodé de fleurs. Les Rêves y passèrent, s'en revenant au galop, mais si vite, que Gerda n'eut pas le temps de voir les pensées de Leurs Altesses, qu'ils emmenaient..* »

La Fille du Roi de la Vase nous fait assister à un phénomène nocturne d'incarnation animale, d'incorporation ou, pour être plus exact peut-être, de zoanthropie. Mais la cruelle jeune fille, qui est affectée de ce trouble, la nuit seulement, devient alors, sous cette influence, douce, plaintive et se laisse conseiller. C'est une grenouille énorme qui éveille la pitié. A l'aurore, l'enveloppe hideuse glisse à ses pieds pour faire place de nouveau à la sanguinaire fille de Viking, que rien ne dompte ni n'émeut. Le charme qui se manifeste dès le crépuscule offre tous les aspects d'une épreuve où elle se montre repentante et fait tous ses efforts pour accomplir le bien. Celui-ci doit porter ses fruits : « *En même temps que le dernier rayon de l'astre s'éteignait. elle reprit son horrible forme. Toutefois, ses yeux conservaient une expression de plus en plus humaine; ils étaient même plus doux et plus tendres que lorsqu'elle était jeune fille. Ils brillaient d'un sentiment profond et se remplissaient de ces belles larmes perlées qui soulagent le cœur.* »

La féerie se développe et rayonne comme une apothéose :

« *Devant elle, elle voyait le jeune prêtre assassiné sorti de sa tombe de feuillage et tout environné de lumière. Le cheval tué était aussi debout, jetant l'écume par les naseaux.* »

Il nous parle également des « *Dragons qui couvent les trésors cachés* » et des « *Gnomes et Kobolds interrompant dans les mines leur travail souterrain.* »

Au Danemark comme en France, et en 1835 comme en 1947, la loi des épreuves est la même et l'âme a une destinée que le temps et la distance ne modifient guère. Le poète fionien le rappelle à la fin des *Galoches du Bonheur*, démontrant que ces chaussures n'accordent pas plus de félicités que tout autre objet, le bonheur étant en nous. Et s'il n'est absolu, ce qui est rare, nous en avons des éléments que nous devons savoir utiliser pour accroître nos satisfactions morales et évoluer vers le mieux.

« *Ce serait excellent de voyager, pensa l'étudiant, si l'on ne devait traîner avec soi son corps, qui est si exigeant. Si j'étais pur esprit! Car tel que je suis, je ne me trouve bien nulle part.*

« *Aussitôt, il fut transporté dans sa ville natale. Il y avait aux fenêtres de longs rideaux blancs. Au milieu de la chambre était un cercueil noir où l'étudiant dormait le paisible sommeil de la mort. Son corps reposait; son âme errait par les mondes.* »

De l'un des contes les plus connus, *La Petite Marchande d'Allumettes* : « *Grand'mère, s'écria la petite, prends-moi! Je sais que tu vas disparaître quand l'allumette s'éteindra, disparaître comme le poète, comme l'oie rôtie, comme l'arbre de Noël, mais ne me laisse pas ici, nous étions si heureuses toutes deux quand tu n'étais pas retournée près du bon Dieu!* »

De *La Petite Sirène* : « *Nous nous glissons invisibles dans les maisons des hommes où il y a des enfants, et chaque fois que nous en trouvons un gentil qui fait la joie de ses parents et mérite leur amour, Dieu abrège notre temps d'épreuve.* »

L'invraisemblance n'est donc pas dans le merveilleux des fictions en apparence les plus fantaisistes. Le surnaturel, le fantastique des œuvres n'est qu'une forme de certaines vérités psychiques et occultes. Notre monde visible et palpable comporte autant d'illusion que celui des légendes, ce qui tend à démontrer que celui que nous disons imaginaire a une réalité à peu près égale. Et tout ce qui, par l'observation courante, nous apparaît précis, fixe, positif, en un mot réel, n'existe pas pour d'autres êtres ou se présente à eux sous un aspect si vague qu'ils doutent de l'existence de ce qui, pour nous, n'est aucunement douteux. Le réel est jugé irréel par des créatures de constitution différente...

Un aveugle de naissance a le droit de nier l'existence des couleurs — lesquelles ne sont peut-être, en réalité, qu'une illusion d'optique.

LUC MÉGRET.

CORPS ET AMES...

JÉSUS *étant monté dans une barque, traversa la mer et alla dans sa ville. Et voici, on lui amena un paralytique couché sur un lit. Jésus voyant leur foi dit au paralytique : « Prends « courage mon enfant, tes péchés « sont pardonnés. » Sur quoi, quelques scribes dirent au dedans d'eux : « Cet homme blasphème. » Et Jésus, connaissant leurs pensées, dit : « Pourquoi avez-vous « de mauvaises pensées dans vos « cœurs? Car lequel est plus aisé « de dire : Tes péchés sont par- « donnés ou de dire : Lève-toi et « marche?... »*

(*Evangile* selon Mathieu.)

Cette courte scène, ramassée, précise, nous place devant l'éternel problème, le problème de la souffrance humaine, le seul problème en somme.

Pour Jésus, il semble bien que le mal physique — la maladie — ait sa source dans le mal moral. Mieux, cette souffrance physique, cette tare physique, s'apparente et même s'identifie avec le mal.

Le corps, miroir et support momentané de l'âme, s'altérerait en même temps que celle-ci.

En allant au fond des choses, en essayant de poursuivre l'analyse, les mots miroir et support ne veulent rien dire.

Corps et âme, au moins pour un temps, le temps d'une vie, forment un tout. Indissolublement liés, le corps et l'âme, la matière et l'esprit forment l'individu, la personne.

Cette vérité, pour ainsi dire élémentaire, semble devoir, de nos jours, s'imposer peu à peu au monde médical, voire au monde savant.

« *La science des êtres vivants en général, dit le docteur Carrel, et de l'individu humain en particulier, n'a pas progressé aussi rapidement que la physique et la chimie par exemple... Elle se trouve encore à l'état descriptif. L'homme est un tout indivisible, d'une extrême complexité.*

« *L'homme que connaissent les spécialistes n'est pas l'homme concret, l'homme réel. Il n'est qu'un schéma composé lui-même des schémas construits par les techniques de chaque science. Il est à la fois le cadavre disséqué par les anatomistes, la conscience qu'observent les psychologistes et les maîtres de la vie spirituelle, et la personnalité que l'introspection dévoile à chacun de nous* (1). »

Si nous revenons au problème de la maladie, donc de la souffrance, nous observons avec Freud que le malade est malade d'abord dans sa pensée — à cause des conflits internes — à cause de ce déséquilibre que peuvent créer certains actes accomplis ou simplement voulus contradictoirement avec sa conscience ou sa conception de la morale.

La psychanalyse de Freud rejoint ainsi, dans « l'immédiat », ce qui est déjà un progrès, la doc-

(1) L'Homme cet inconnu.

trine chrétienne dont une bonne partie nous demeure voilée.

Elle est nettement en avance sur la conception du Français Janet, qui veut que le malade ait des conflits moraux, à cause de sa maladie. Ce qui revient à l'abandon systématique des notions de conscience, d'une part, et de responsabilité, d'autre part.

Il est courant de dire d'un grand malade, et ces paroles, bien des médecins les ont prononcées : « *Maintenant, tout dépend de son moral!* »

Si nous nous penchons sur les grandes vies, qu'il s'agisse de savants, de saints, d'artistes ou de philosophes, souvent, nous sommes frappés par la sérénité de tels hommes devant la maladie inévitable et cruelle ou devant la mort.

C'est que ces hommes, ces êtres d'exception, que bien des humbles rejoignent d'ailleurs, avaient une règle, un plan de vie conforme à leur conception de la morale ou de la religion qu'ils observaient, ce qui est la même chose.

Un ouvrage récent du docteur Paul Tournier, de Genève (1), livre à nos réflexions les résultats d'une longue expérience, d'une expérience vécue. Cette expérience se rattache, en ligne directe, à ce verset de l'Evangile selon Mathieu, par quoi nous entrons en matière.

Il démontre, dans « l'immédiat », l'action certaine, exacte de nos actes, de nos pensées, de notre genre de vie sur notre santé.

Cet homme, ce médecin, dont la vie nous apparaît comme le constant exercice d'un sacerdoce en se penchant sur la vie, chaque fois que cela lui paraît possible se penche aussi sur les âmes.

A celles qui ne se refusent pas, il montre, selon sa conscience et ses convictions profondes, l'unique voie. Il les élève peu à peu vers Dieu. Les cures ainsi obtenues sont significatives. Dès que le malade, dont la conscience obscurcie, altérée, ne réagissait plus ou réagissait mal, se conforme à un nouveau plan de vie, ne déroge plus au plan de Dieu, dès que ce malade s'est totalement libéré par l'aveu spontané de ses fautes et aussi par les réparations qu'il s'impose, dès qu'il prend conscience de la réalité morale du monde, il est virtuellement sauvé et les signes cliniques d'affections qui ressortissent de spécialistes peu à peu s'estompent et disparaissent.

Avec le docteur Tournier comme avec Freud, nous sommes toujours dans l'immédiat.

Cet immédiat, semble-t-il, doit suffire à l'effort des hommes. Peut-être même est-il disproportionné à cet effort.

Le Christ lui-même paraît avoir mesuré notre tâche, lui qui dosait sa parole, qui ne pouvait, qui ne peut, sans nous aveugler de sa lumière, livrer toute sa pensée.

S'il fallait, non la suivre pas à pas, mais prolonger, malgré ses réticences volontaires, le fil de cette pensée, nous ne pourrions nous arrêter au paralytique. Il faudrait poursuivre jusqu'à l'aveugle né et tirer du drame humain toutes les conséquences.

Toute souffrance n'est cependant pas absolument imputable au « péché », au mal.

---

(1) *MÉDECINE de la PERSONNE*, Dr Paul TOURNIER. Ed. Delachaux Niestlé, Neuchatel.

Freud indique, lorsqu'il y a conflit interne, cette « force contraire » contre quoi viennent buter les élans spontanés ou les désirs désordonnés de l'être... et le docteur Tournier, dans le livre déjà cité — lequel répond à bien des interrogations —, met en lumière le déséquilibre qui peut résulter d'un genre de vie auquel un tempérament défini ne vous a nullement préparé.

Ce déséquilibre peut provoquer de graves désordres.

Une simple erreur de jugement peut avoir des conséquences non moins graves.

Une formation spirituelle meilleure améliorerait considérablement la santé d'un grand nombre d'humains.

La simple acceptation de son état qui implique une confiance totale en Dieu fera disparaître bien des phantasmes qui sont à l'origine de nos maux et nous rendra plus aptes à un travail, à une action utile.

Au demeurant, les paroles de Jésus — empreintes d'une immense pitié — pour cette humanité que synthétise le paralytique : « *Prends courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés* », sont, à elles seules, tout un programme.

Qu'importe l'origine des maux dont souffrent les hommes, l'essentiel est d'y porter remède. L'essentiel aussi est de considérer l'homme tout entier, dans son âme, comme dans son corps matériel.

Que la médecine commence à considérer la personne humaine est un signe des temps, un signe qui n'est pas négligeable [1].

Jean-Pierre GEORGES.

TRISTESSE JUVÉNILE

UN défaut particulier à bien des êtres jeunes est celui qui consiste à se désoler « d'être au monde ». Voilà un étrange travers, penseront beaucoup de lecteurs. Peut-être quelques-uns se souviendront-ils avoir fait entendre, un jour de profond découragement, ces paroles : « *Pourquoi suis-je au monde? Maudit soit le jour qui m'a vu naître!* » Voilà les mots qui tombent de bien des jeunes bouches, au grand désespoir des parents impuissants à consoler ces pauvres âmes tourmentées. Que peuvent-ils pour elles? Les plaindre seulement. Mais hélas! dans un pareil moment de leur vie les enfants attendent d'eux autre chose que de la pitié. Oui, les parents les plus dévoués, les plus affectueux, accueillent ces naïves confidences avec pitié. Le plus grand nombre y répond par de la moquerie et de

violents reproches. J'ai entendu un père dire à ses enfants que c'était presque un crime d'avoir de telles pensées, et qu'on devrait enfermer dans un cachot noir les jeunes gens qui, dans le printemps de leur vie, jettent cet anathème au Créateur.

Je ne suis pas partisan de ce moyen de répression, car j'estime que les ténèbres du cachot n'éclaireraient pas les jeunes âmes et ne leur expliqueraient pas le divin mystère qui les tourmente; le plus pressant, à mon avis, est non seulement de plaindre ces pauvres enfants, mais de s'efforcer à les consoler.

Les jeunes gens qui se désolent « d'être au monde » et que le commun des mortels peut traiter de « gâcheurs de bonheur » sont très souvent des esprits sérieux, préoccupés sans cesse de l'énigme de la vie et qui s'efforcent de résoudre le problème de la destinée.

Parents et professeurs ne trouvant pas de remède à la crise, elle se guérit généralement d'elle-même par la raison; avec les années, on prend le parti d'être « habitant de la terre » et on ne s'en demande plus le « pourquoi ».

*
* *

Mais cette carence des parents et également des professeurs devant l'inquiétude des jeunes n'est plus permise, alors que nous allons bientôt atteindre la première moitié d'un siècle qui a vu de si prodigieuses découvertes. Les jeunes réfléchissent, et l'énigme de la vie, comme pour leurs devanciers, se dresse toujours attirante. La vie est difficile, et s'il en est qui désertent, ceci prouve que les encouragements à vivre coûte que coûte ne sauraient satisfaire nos inquiets.

La vie, bien si précieux lorsqu'on a conscience qu'on ne la tient pas uniquement de ses parents, semble être un capital dévalorisé. Les modernes découvertes : aviation, automobilisme, font un si grand nombre de victimes, souvent imprudentes, que la lecture quotidienne des accidents suivis de mort n'émeut plus comme autrefois.

A ceux qui souffrent du « *mal de vivre* », il faut absolument venir en aide, s'efforcer d'ouvrir leurs yeux à d'autres réalités que celles qu'ils peuvent palper. Il n'est pas permis qu'ils ignorent plus longtemps qu'une doctrine existe, connue de milliers de personnes de tous les pays, laquelle explique rationnellement le but de la vie. Il faut qu'ils sachent surtout que cette doctrine n'est pas occulte, mais à la portée de tous ceux disposés à faire effort pour l'étudier, la comprendre.

Le pourquoi de la vie (1), mis si magistralement en valeur par la brochure du maître Léon Denis, portant ce titre, devrait être le *vade mecum* de notre jeunesse studieuse et... rêveuse. Car, quoi qu'on dise, la vie à la vapeur d'aujourd'hui laisse encore des loisirs pour penser. Bien des adolescents, nés de familles aisées, jouissant de toutes les distractions du siècle, sentent en eux-mêmes un immense vide moral parce qu'élevés en dehors de toute croyance. « *Il me manque quelque chose!* » m'affirmait une charmante jeune fille de 20 ans, élevée dans ces conditions, et elle m'avouait se sentir attirée vers no-

(1) En vente aux *Éditions Jean Meyer* Prix : 10 frs

tre doctrine après avoir pris connaissance de « *La vie intime* » (1), de Léon Denis.

Oui, la vérité si consolante que nous, spirites, savons contenue dans la doctrine d'Allan Kardec doit éclairer les esprits des hommes comme le soleil éclaire les moissons. A quoi servirait-il que les générations succédassent aux générations, si les dernières, comme les premières, devaient vivre en tâtonnant toujours dans les ténèbres de l'erreur comme l'aveugle-né dans les ténèbres de la vie?

Puisse la diffusion des admirables ouvrages de nos maîtres en spiritisme faire les hommes de l'avenir plus éclairés, plus résignés et, par là même, plus heureux.

Claire BAUMARD.

---

(1) *Léon Denis Intime* par Claire BAUMARD. Ouvrage édité par les *Éditions Jean Meyer* à Soual, Tarn. Prix : 90 frs.

MESSAGERS D'AMOUR

En face du clocher de l'église d'un petit hameau du pays de Cornouailles, tout en haut, s'ouvrait une fenêtre, œil vigilant d'une vieille et romantique demeure.

C'est là que, fréquemment, paraissait une gracieuse jeune fille, Lyan, dont le visage ovalaire rappelait celui d'une vierge du XVIIe siècle, représentée sur quelque beau vitrail de cathédrale; ses cheveux : d'un blond vénitien, et ses adorables yeux : pers.

Lyan était créatrice de vie et de beauté : elle était décoratrice sur porcelaine.

De ses doigts fuselés naissaient les choses les plus fantastiques : fleurs, feuillages, insectes, poissons, petits oiseaux, etc... Après une courte gestation dans son esprit, ils prenaient forme, et dans une dernière métamorphose, elle leur donnait un souffle de vie.

C'était le monde dans lequel elle vivait. C'était « son monde ». Tout l'inspirait et lui fournissait un motif de création.

Un jour où elle donnait les derniers coups de pinceau aux ailes d'un colibri, celui-ci se dressa sur la petite branche qui lui servait de point d'appui, et picotant l'ongle nacré de Lyan, il s'exprima de la sorte :

« Que Dieu te bénisse, petite mère! Merci pour la vie par laquelle tu as animé mon fragile corps. Ton œuvre recèle tant d'amour que moi et les miens — nous tous, tes enfants — nous voulons t'aider à l'accomplir; nous serons tes messagers de paix et d'amour, à tous les confins de la terre.

« Nous conterons comment la main satinée d'une princesse nous donna le souffle de vie, comment elle peignit les corolles de nos

sœurs les fleurs, et mit des reflets des cieux sur nos ailes...

« Main délicate et douce de princesse! Oui, tout artiste est prince ou princesse dans le royaume de la fantaisie.

« A l'enfant qui s'assied à la table de famille, avant de s'acheminer vers l'école, nous donnerons la bienvenue et une dose d'encouragement pour acquérir en classe les connaissances qui feront de lui, demain, un être conscient et bon, en même temps qu'utile à la société.

« A midi, quand la famille entière se réunit pour recevoir de notre Père commun l'aliment quotidien, alors nous chanterons la chanson des épis dorés, inclinés par la brise de juillet, dans les champs de blé.

« Au crépuscule, nous prendrons sa splendeur à l'arc-en-ciel, pour l'offrir dans la tasse des fiancés, et colorer ainsi d'espérance leurs rêves de bonheur.

« Et... le soir, dirent les humbles fleurs des champs, à la lueur intime s'échappant du romantique abat-jour, nous réunirons autour de nous, le front pensif de la mère, le visage vigoureux du père et la tête juvénile de la fillette.

« Faisant un appel à nos sœurs spirituelles, celles-ci se suspendront à leurs fronts purs, et peupleront leurs songes de joie et de jeunesse, sous la caresse dorée du soleil...

« A tous les êtres humains, nous apporterons ton message d'amour; nous conterons comment nous sommes nés, comme par l'enchantement de la baguette magique de ta main, princesse du pinceau!... »

Quand ils finirent de parler, le colibri et les humbles fleurs des champs, Lyan, les yeux humides, contemplant le corps infiniment petit du gracieux être ailé, tout émue par le fait d'avoir été capté si subtilement son désir d'œuvre constructive, se limita à leur dire « merci », et elle se sentit amplement récompensée de ses efforts pour un monde meilleur.

Artistes tous, ce sont vos coups de pinceau qui donnent de la couleur à notre vie; ces couleurs mêmes apportent de la gaieté à nos âmes, et de l'espérance, en même temps qu'ils nous rendent plus sensibles, forment notre cœur, nous font comprendre toute la beauté de notre mère la Nature, depuis la délicate structure des ailes d'un papillon, jusqu'aux pétales impalpables des fleurs...

Jane AUTHIÈVRE.

Aux Mères en deuil

L'ENVOLÉE D'UNE AME

Mère, sèche tes pleurs, ton enfant te regarde!
Relève ton beau front alourdi de douleur,
Un souffle autour de toi se complaît et s'attarde,
C'est mon âme qui cherche à consoler ton cœur.

Je viens faire cesser ce mensonge terrible
De la mort que l'on veut allier au néant,
Et malgré qu'à tes yeux je demeure invisible,
Je te clame bien haut : « *Mère, je suis vivant!* »

Mère, écoute ma voix, que ton chagrin s'apaise,
Je suis à tes côtés, je suis à tes genoux,
Je caresse ta main et tendrement je baise
Les fils blancs que je vois dans tes cheveux si doux.

J'accours lorsque je sens que ta marche défaille,
N'ayant pas oublié mon rôle de soutien,
Pénétré de fierté, je te prends par la taille
Jusqu'à ce que ton pas se règle sur le mien.

Et je quête en retour, sur ta face pâlie,
Un sourire éclairé de lumière et d'espoir,
L'admirable rayon que jadis en ma vie
J'ai tant de fois senti sur mon berceau le soir.

Mère, n'accuse pas la divine puissance
Qui t'a repris le fruit, l'objet de ton amour,
Car, pour moi, cette mort fut une renaissance,
Une grande envolée au bienheureux séjour.

J'ai quitté sans effort mon humaine dépouille,
Qui me semble aujourd'hui quelque sombre cachot;
J'ai délaissé le corps que la souffrance fouille
Et mon âme est partie au gré du divin flot.

Mère, il n'est point de mots, de terrestres images,
Dignes de reproduire avec fidélité
Le grandiose aspect des célestes rivages
Vers lesquels, doucement, je fus comme emporté.

Ebloui, j'atteignis un splendide domaine
Où règne sans mélange un bonheur infini,
Et je goûtais enfin cette paix souveraine
Réservée aux élus du royaume béni.

Que sont pour ton enfant, ô ma bien tendre mère,
Les factices plaisirs, les frêles sentiments,
Et même les beautés que renferme la terre,
Auprès des éternels et divins agréments?

Rapide et plus léger que la vive hirondelle,
Je sillonne l'espace et ses champs lumineux
Où mon regard doté d'une acuité nouvelle
Découvre avec émoi des tableaux radieux.

J'évolue à loisir parmi l'œuvre divine,
A travers les splendeurs de la création
Où la force de Dieu se ressent, se devine,
Et vous oblige à vivre en admiration.

A chacun de mes pas quelque soleil se lève
Sur des mondes nouveaux et des humanités;
Je franchis des torrents, des montagnes de rêve,
De magiques forêts, des fleuves enchantés.

J'erre et, parfois, je muse en de fraîches vallées
Où cascadent des eaux du cristal le plus pur,
Et je vois se former d'augustes assemblées
D'êtres éblouissants de blancheur et d'azur.

Enivré, je perçois d'étranges harmonies
Qui prennent quelquefois un gigantesque essor,
J'écoute avec ferveur de douces mélodies,
D'aériens concerts chantés par des voix d'or.

Le front de ton enfant chaque jour se couronne
De roses et de lys, de merveilleuses fleurs,
Et l'odorant bouquet que ma main emprisonne,
Je l'ai cueilli pour toi dans ces lieux enchanteurs.

Aussi je ne veux plus te voir verser de larmes,
Ecoute ma prière, écoute mon appel,
Chasse le doute affreux, les horribles alarmes,
Le Seigneur a pitié du chagrin maternel.

Prie et tu sentiras ma réelle présence,
Dieu ne sépare pas les cœurs unis d'amour,
Souris, mère chérie, à la grande espérance
De retrouver ton fils bien plus beau que le jour.

Tu ne peux plus pleurer, puisque je m'émerveille
Et que l'on m'a permis de te montrer le port,
Le céleste séjour d'où, vigilant, je veille
Sur les jours de ta vie et l'instant de ta mort.

Car, lorsque sonnera cette heure magnifique,
Tu me verras debout, tel un ange vainqueur,
Et mes bras te feront un superbe portique
Pour entrer avec moi dans l'éternel bonheur!

Suzanne MISSET-HOPES.

FAITS ET NOUVELLES

NOUS rappelons que cette chronique, ouverte à tous les faits, spontanés ou observés, est créée pour permettre de consigner en nos pages les manifestations et nouvelles du monde entier susceptibles d'augmenter notre documentation.

A chacun donc de nous aider dans ce grand et précieux travail, étant précisé que chaque rapport doit être circonstancié et contenir les témoignages susceptibles de nous permettre, s'il est besoin, d'engager toutes enquêtes utiles, le Comité de Lecture se réservant de juger de l'opportunité de publier ou non les manuscrits envoyés.

LA REDACTION.

LES MORTS VIVENT !

D'un rapport que nous fait tenir une de nos aimables lectrices, nous détachons les faits que voici. Ils apportent une intéressante contribution à notre enquête permanente :

Mon père croyait à la vie de l'esprit et aux manifestations possibles. En septembre 1935, il relisait *La Mort et son Mystère* de C. Flammarion et, parlant avec moi du volume *Après la Mort*, il me dit que s'il lui était possible, il ferait, lui aussi, quelques manifestations après sa mort. A ce moment, il était en parfaite santé. En janvier 1936, mon père fut emporté en quelques jours, par de l'asthme cardiaque. Durant cette semaine de maladie il n'eut que des pensées aimables et me dit, un matin, que pour sa guérison il s'en remettait à la volonté divine malgré les soins du docteur. Le matin de sa mort, quand je vins près de lui il me dit que toute la nuit il n'avait pu penser à autre chose qu'à Vichnou, souvenir de lecture. La nuit qui suivit la mort de ce cher papa, je reposais, sans dormir, les yeux fermés; il m'a semblé que la lumière me passait sur le visage et j'ai vu, j'en suis absolument sûre, le visage de mon père, comme endormi, avec ses belles boucles de cheveux gris autour du front. Ce fut bref et tout disparut dans une jolie lumière très douce. J'éprouvais une émotion si vive que je me levais et, pleurant de joie, je remerciais Dieu qui permettait à notre cher disparu de faire ce qu'il avait désiré. Je certifie que je ne rêvais pas du tout. Je mis dans le cercueil de mon père un bouquet de violettes, fleurs qu'il aimait, en pensant qu'il pourrait, peut-être, s'en servir pour une manifestation.

Pendant l'été 1938, un médium que je rencontrai me dit voir se former près de moi de belles violettes! Il ignorait mon geste et ma pensée à ce sujet; je n'ai pas douté que cette manifestation soit une réponse. En octobre 1945, parlant de mon père avec ma mère, je sentis, soudain, une odeur de violettes vite disparue; ma mère ne sentit rien.

Mon fils, décédé le 18 octobre 1943, dans un tragique accident, avec quatorze camarades, en travaillant parlait volontiers avec moi de mes croyances; il n'était pas aussi convaincu que je l'aurais voulu. La semaine qui suivit sa mort, j'étais seule, quand je sentis autour de moi une odeur d'eau de cologne et de savon à barbe, comme lorsqu'il se rasait;

je n'ai point douté que ce soit une manifestation de sa part; cette odeur d'eau de cologne je l'ai ressentie plusieurs fois et dans des lieux où rien ne pouvait la provoquer dans le visible. Je vous assure absolument qu'il n'y a pas eu imagination de ma part et que, du reste, ces faits se sont toujours produits à des moments où je pensais à tout autre chose. Vers le 15 novembre 1943, je ne peux préciser la date, mais je peux affirmer que j'ai vu mon enfant. Je ne dormais pas et suis sûre de n'avoir pas rêvé. J'ai *vu* mon enfant debout, dans des vêtements un peu flottants; sur la tête j'ai vu nettement la casquette qu'il avait au moment de sa mort. Le visage était pâle, mais si net, l'expression un peu inquiète comme s'il se demandait comment se tenir debout là où il était. Ce fut encore très rapide, et je fus si émue que je n'ai pu dormir de la nuit; j'étais au lit depuis peu quand j'ai eu la vision. Là non plus on ne peut mettre en jeu l'imagination; si cela suffisait pourquoi n'aurais-je pas revu mon enfant, alors que ce serait pour moi une si grande joie et que je l'ai tant souhaité? Il avait trente ans.

D. L.

***

UN CAS DE REINCARNATION A LYON

En 1931, à mes débuts dans le spiritisme, j'ai lu dans un livre dont je n'ai retenu ni le titre ni le nom de l'auteur, que, très souvent, quand un de nos parents décède, il se réincarne dans la famille même qu'il a quittée. Il donne alors, pendant quelque temps, des signes formels de caractère, de mémoire ou d'habitude qui ne manquent pas de le faire reconnaître par ses familiers.

Il y aurait, sans doute, beaucoup à dire sur de tels cas et sur les faits d'avertissements au moment de la mort. De ces derniers j'ai pu en observer quatre très précis.

C'est ainsi que ma fille Olga est venue me prévenir, à Grenoble, le 25 septembre 1927, de son décès survenu, à 1 heure du matin, à Versailles, par un grand bruit qui eut pour but de me tirer du sommeil au moment même où elle quittait ce monde.

Mon frère Pierre, missionnaire apostolique à Tourane (Annam), de son côté, a été réveillé à l'heure même où notre frère aîné, Alexandre, mourait accidentellement à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie). Trois fois de suite un chandelier tomba de la table de chevet pour fixer son attention, etc., etc...

Je reviens à mon Olga. Elle avait un tic qui amusait beaucoup : elle mouvait son nez de gauche et de droite, avec une aisance surprenante. Je ne songeais plus à cela, si bien que lorsque je devins antoiniste, je remarquais que, dans toutes les salles de lecture et dans tous les temples, il y avait, à la disposition des adeptes, des feuillets où ceux-ci pouvaient inscrire le prénom d'une personne, afin de demander par son intercession des grâces de guérison ou d'aide. Sachant que ma belle-fille, à Lyon, allait être mère, il me vint l'idée — que je gardais pour moi seul — de demander au bon père Antoine, fondateur de la doctrine qui porte son nom, de m'accorder la joie de faire renaître mon Olga chez ma belle-fille de Lyon.

J'écrivis donc le prénom « Olga » sur la liste qui m'était offerte.

Au moment de la naissance de l'enfant attendue, une fillette, je ne pensais plus à mon vœu lorsque, répondant à l'invitation de mon fils et de sa femme, je me rendis à Lyon où j'eus l'heureuse surprise, ayant le cher bébé dans les bras, de voir, à plusieurs reprises, son nez se mouvoir, ainsi que le faisait Olga. Ma joie fut si vive que je remerciais,

avec émotion, le père de m'avoir exaucé.

Ce « tic », qui fut observé par tous les miens, persista durant quelque temps, fortifiant ma conviction du « retour » de l'âme de ma regrettée fille; l'enfant a, du reste, le caractère, les manières et même les habitudes d'Olga, ce qui est particulièrement démonstratif en l'occurence.

En fin d'année 1944, alors que j'avais la chance d'avoir un excellent médium, Mme S..., j'eus la confirmation par notre guide Michel que les *deux* Olga ne sont qu'une seule individualité, réincarnée, à Lyon, le 18 juin 1934.

Je souhaite que ma modeste mais sincère contribution à la cause de la survie et de la réincarnation éclaire ceux des lecteurs qui pourraient être encore dans le doute.

J.-B. Galliöz,
Président
du Groupe spirite de Grenoble.

***

QUELQUES EXPERIENCES AVEC LE MEDIUM E.

En 1940, j'utilise le médium E... pour la première fois. C'est une jeune fille de dix-huit ans, belle de visage, mais d'intelligence ordinaire.

Mon ami, le professeur X..., de Cherbourg, m'a écrit qu'il a un grand souci. Son neveu L..., instituteur public, accusé d'avoir donné asile à un aviateur anglais, a été arrêté par la Gestapo, emprisonné à Rouen et transféré en Allemagne (on ne sait où).

L'âme d'une morte qui m'est chère, répond par le crayon du médium en transe : « L... est dans les environs de Cologne. Il est au secret. Se porte bien. » Je passe sur les paroles affectueuses me concernant. Mais, à la libération, L... rentra en Normandie et confirma les dires de E...

En 1942, l'avocat D... est sans nouvelles, depuis 1939, de son oncle (89 ans) et de sa tante (82 ans), résidant à Nouméa.

Dans les mêmes conditions expérimentales, le médium E... crayonne à toute allure : « L'oncle va bien. La tante a été malade; mais elle est guérie maintenant. Toutefois elle se remet lentement. » A la libération, une lettre venue par avion de la Nouvelle-Calédonie confirme rigoureusement les dires de E...

Pendant la libération de l'Afrique du Nord, je suis sans nouvelles d'une jeune parente (28 ans). Le médium opère dans les mêmes conditions que les précédentes. Réponse : « Cette dame va bien, quoique très déprimée. Un de ses deux enfants, le dernier né, est un peu maladif. Le mari, ingénieur, est mobilisé comme officier au Maroc. » Les dires de E... ont été reconnus exacts par les intéressés eux-mêmes.

Toujours dans les même conditions expérimentales, E... répond, à propos d'une jeune S. T. O., captive en Europe Centrale : « Fusillée par les S. S. à 20 kilomètres au sud de Vienne. » Vérification impossible; mais la jeune S. T. O., portée comme disparue, n'a jamais plus donné signe de vie. On sait que quelques-unes de ses compagnes ont été exécutées en pays ennemi (les précisions manquent).

En 1946, mon ami, le professeur X..., ne me donne plus signe de vie depuis quelques mois. Je lui ai écrit trois fois sans obtenir de réponse. Le médium, interrogé toujours dans les mêmes conditions expérimentales, paraît dérouté. Ecrit avec hésitation. Réponse : « Je ne vois pas bien; il est très malade et, peut-être, mort à cette heure. »

J'appris, quinze jours après, que mon camarade X... avait terriblement souffert de la coqueluche! et qu'il n'était pas encore guéri. Il me demandait si je connaissais un médicament qui pût lui faire du bien. Je lui indiquai le *Coqueluchol.*

Fin 1946, le médium E... quitta ma

résidence et se plaça, comme serveuse, dans un café, à quelque 50 kilomètres de ma localité. Elle m'a rendu visite six ou sept fois. Chaque fois nous avons tenté des expériences dont l'intérêt a été en décroissant. Pas de fait nouveau contrôlable n'a été produit. J'ai, dans chacune de ces six ou sept expériences, et surtout dans les deux dernières, observé que seule la personnalité seconde de E... se manifestait. Ses dires écrits étaient d'une banalité déconcertante. Ils étaient sans aucun intérêt.

La jeune E... semble avoir perdu ses dons médiumniques, sans qu'il m'ait été possible d'en connaître les raisons. Peut-être a-t-elle vécu dans une ambiance défavorable? Sait-on jamais! Mais perte vraiment regrettable, car le médium E... semblait avoir, pendant ses débuts, des dons exceptionnels.

Docteur NEMO.

***

LA MEDIUMNITE PAR VOIX DIRECTE

Une des formes de médiumnité assez fréquente en Angleterre, plus rare, semble-t-il, en France, est la médiumnité par voix directe. Les voix des désincarnés sont amplifiées à l'aide d'un pavillon et, si l'on en croit les journaux spiritualistes, les résultats obtenus sont assez intéressants.

Dernièrement on a pu citer le cas de quatre jeunes hommes désincarnés pendant la dernière guerre, qui ont pu, par ce moyen, converser longuement avec leurs parents. L'un d'eux amena même son frère, désincarné tout récemment en Palestine.

Une mère a pu converser avec sa fille et donna, comme suit, ses impressions : « Elle a parlé de la même manière pleine d'affection, comme aux anciens jours, avec les mêmes particularités de langage. Elle fit allusion à des incidents que je sais, pertinemment, que personne au monde ne pouvait connaître à part elle et moi. » La mère termina en disant : « Moi, sa mère, je suis le meilleur juge et je jure devant Dieu que c'était bien Bessie. »

Dans le même article il est question d'un père et d'une mère qui ont eu la plus forte émotion de leur vie en entendant leur fils Peter, qui n'avait jamais vécu sur terre, étant mort-né, s'adresser à eux par ce truchement.

Affirmer que cela est impossible serait présomptueux, car nous avons connu, très près de nous, des manifestations par incorporation d'un enfant mort-né mais nous devons toujours nous souvenir que croyance ne doit pas être crédulité et lorsqu'on connaît la situation, en Angleterre, pour ce qui concerne les médiums, on doit être extrêmement prudent dans ses affirmations.

La voix directe peut être un mode de communication très intéressant lorsque, comme dans le cas cité plus haut, le désincarné emploie des tournures de phrases telles que celles qu'il utilisait de son vivant, des mots familiers, ou donne des renseignements sur des faits très précis, mais la fraude, même inconsciente, est toujours possible dans ce domaine.

***

HUMOUR ET MAISON HANTEE

Même dans les choses graves, l'humour anglais ne perd jamais ses droits. Voici une anecdote cueillie dans la revue *Psychic World* (« Le Monde Psychique »), du mois de mars dernier :

« Une maison, hantée depuis trente ans, devenait libre de locataire et plusieurs aspirants au logement refusaient de l'occuper. Le service municipal de logement du lieu fit annoncer la vacance et deux réponses typiques lui parvinrent. L'une émanait d'une femme qui écrivait : « Je « suis spiritualiste et je suis qualifiée

« pour m'entendre avec les fantômes. « Je m'arrangerai très bien avec « eux. »

« L'autre émanait d'un jeune homme qui prétendait qu'ayant vécu plusieurs années avec sa belle-mère il n'y avait pas, au monde, de fantômes, réels ou imaginaires, qui puissent le troubler. »

***

PREUVE DE LA SURVIVANCE DU FAMEUX SAVANT LE Dr ALEXANDRE GRAHAM BELL

Dans *The Two Worlds*, nous avons trouvé les comptes rendus de deux séances tenues à Manchester, les 21 janvier et 7 février 1947, avec le médium à transe, M. Joseph Costigan. Dans ces séances on nous avait annoncé qu'un savant, bien connu de tous comme l'inventeur du téléphone, nous parlerait d'un sujet qui nous est cher : « La recherche de la médiumnité mécanique. »

A cette troisième séance, l'entité, avec un fort accent écossais, s'annonça comme suit :

Je suis né à Edimbourg en 1847; *avant de passer, mon corps devint très faible et mon entrée dans cette nouvelle vie eut lieu en* 1922.

Il parla, ensuite, de la possibilité de communiquer mécaniquement avec les esprits désincarnés et suggéra que l'hélium pourrait servir à capter les idées-forces des esprits, en transformant ces vibrations éthérées en langage courant par l'emploi d'un microscope électron, d'une cellule photo-électrique et d'un amplificateur. Il ajouta qu'il continuerait à nous donner des directives pour nos recherches.

Bien que persuadé que c'était le docteur Bell qui parlait, un auditeur lui demanda, mentalement, de bien vouloir nous donner une preuve d'identité.

En réponse à cette question inexprimée, il ajouta : *Peut-être vous serait-il utile, comme preuve de mon identité, de savoir que lorsque j'étais sur terre, je reçus d'un pays où je n'avais jamais vécu, je veux dire la France, un prix, dont le nom était le « Prix Volta ».* Aucun des assistants, non plus que le médium, n'avait entendu parler de ce Prix Volta, et ce ne fut qu'après de nombreuses recherches que, finalement, on découvrit dans le *Dictionnaire de Biographies américaines*, que le Gouvernement français avait, en 1880, décerné le Prix Volta de 50.000 francs au Dr Alexandre Graham Bell pour l'invention du téléphone.

Cet argent permit au Dr Bell de fonder, à Washington, le Laboratoire Volta, qui devint plus tard le Bureau Volta. Ce Bureau, fondé en 1890, avec le Dr Bell comme président, s'occupe tout spécialement de donner la parole aux sourds-muets. Il est intéressant de savoir que Mme Bell était sourde depuis l'enfance et lorsque le docteur en tomba amoureux, il n'eut plus qu'une idée, celle de trouver une machine qui permettrait à sa bien-aimée de l'entendre. C'est de ces recherches que sortit le téléphone.

Nous espérons maintenant que, grâce aux nouvelles découvertes scientifiques, nous parviendrons bientôt à trouver l'appareil qui nous permettra de communiquer avec les désincarnés. Ce jour-là, le spiritisme étonnera le monde et bouleversera la structure de la société.

***

LA VERITABLE MORT

Je crains, vient d'écrire Alex Leo Sim dans *The Spiritualist free Press*, que nous, spirites, ayons une tendance à employer des formules telles que « La mort n'existe pas », que nous comprenons sans doute, mais qui restent inintelligibles à ceux qui nous écoutent.

Comme le dit Joad : *Cela dépend de ce que vous entendez par la mort.* A

mon sens, les médiums spirites donnent trop d'importance dans leurs messages au fait qu'il n'y a pas de mort. Et c'est trop rarement qu'ils parlent de ce qu'est la véritable mort. Alors qu'il est de leur devoir d'affirmer que l'âme ne meurt pas, mais qu'elle continue à vivre sa vie consciente dans l'au-delà, ils oublient de parler de la véritable mort, qui est l'ignorance des choses de l'esprit. Et par « les choses de l'esprit », je ne veux pas parler de l'acceptation des dogmes et croyances ou de l'assistance régulière aux cultes, ou de la répétition mécanique de prières. De telles choses ne nous aident en rien à progresser spirituellement.

Mais que sont alors les « choses de l'esprit »? Ce sont : l'amour, la joie, la paix, l'harmonie, l'entr'aide, la patience, le courage, la tolérance, la bienveillance, la compassion, le désintéressement, qui peuvent se résumer ainsi : *amour, oubli de soi* et *service*.

Tout ceci se trouve déjà exprimé dans les lettres des Apôtres, au début de l'ère chrétienne. On y trouve constamment des appels faits aux nouveaux croyants d'avoir à rejeter les habitudes de l'être inférieur et à développer « une créature nouvelle ». Rappelez-vous l'appel de saint Paul : *Offrez-vous à Dieu comme des hommes vivants ressuscités des morts. Détruisez vos tendances terrestres; dépouillez le vieil homme et revêtez un nouveau moi.*

Aujourd'hui, il faut qu'il en soit de même pour nous, spirites. Il faut non seulement que nous affirmions que la vie continue après la mort du corps, mais il faut que nous fassions clairement comprendre que, soit ici-bas, soit dans l'au-delà, c'est la « qualité » de la vie qui importe, et non pas simplement sa pérennité.

En toute âme existe « ce qui vient de Dieu », étincelle divine susceptible de devenir flamme, semence spirituelle qui réclame certain stimulant et certaine tournure d'esprit pour pouvoir se développer. Tout être qui ne développe ses facultés mentales qu'en regard des choses matérielles est, en vérité, mort aux choses de l'esprit, et le restera lorsqu'il passera de l'autre côté du voile.

Ici-bas, nous ne sommes que « fils et filles de la Nature » jusqu'au jour où nous avons conscience de nos pouvoirs spirituels. C'est à nous, spirites, d'apprendre aux autres à se débarrasser de leurs tendances matérielles et à développer leurs facultés spirituelles. Le sentiment de bonheur intérieur qui en résulte ne peut être décrit; on ne peut que l'éprouver.

LIVRES ET AUTEURS (1)

VERS PLUS DE LUMIERE, recueil de poésies spiritualistes, par J. MIRA. Un vol. in-8° cour. de 98 pages, orné d'une couverture artistique. *Editions Jean Meyer* (B. P. S.). — Prix : 90 francs.

Parvenu au soir de la vie, M. J. Mira, spiritualiste convaincu, dont par ailleurs on connaît le beau talent poétique, a voulu enclore le fruit de ses méditations dans ce nouveau recueil que nous présentons à nos lecteurs.

En alexandrins harmonieux et bien

(1) *Les « Editions Jean Meyer » se chargent de procurer à nos lecteurs tout ouvrage dont il est rendu compte dans cette chronique. Ecrire à leurs bureaux de province : à Soual (Tarn).*

frappés, l'auteur de *Vers plus de Lumière* nous dit ses raisons de croire et d'espérer. Sa foi spiritualiste est forte et sincère parce qu'elle repose sur des conceptions que vient appuyer la science.

Voici que, dans le fort intérieur de [mon être,
J'ai vu la vérité luire comme un [flambeau.
Elle éclaire ma vie, et sa lueur fait [naître
Le vrai bonheur en moi, dans l'espoir le plus beau.

Cette vérité qui le guide et le soutient, d'où lui vient-elle?

C'est la lumière des Evangiles, c'est la parole de vie que nous apporta Jésus et que confirme le spiritisme dans sa doctrine et dans ses faits. C'est le phare qui éclaire le voyageur perdu dans l'immensité.

J. Mira accepte les dangers du chemin, les épreuves qu'on y subit, reconnaissant en elles le plus sûr moyen d'éducation des âmes pérégrinant à travers les vies successives; il voit dans la réincarnation, la loi de justice réglant la croissance et la progression des âmes dans le temps, avant d'aboutir aux félicités éternelles.

En ces petits poèmes éclate le bon sens d'un esprit expérimenté et la foi du croyant. En les parcourant, l'horizon s'élargit, l'esprit recouvre la sérénité; on se sent devenir meilleur, car la foi vraie rayonne sa vertu autour d'elle :

Et j'ai trouvé la paix que donne [l'Evangile
Ce merveilleux berceau de toute vérité.

On lira avec fruit ces pages cadencées, où la raison et le cœur — fait assez rare — apparaissent toujours en parfait accord. Enfin pour beaucoup, ce recueil qui a le mérite, en outre, d'être soigneusement présenté, sera un précieux livre de chevet où la pensée du soir et du matin se trouvera offerte a qui aura la chance de le posséder.

S...

***

LA PREDETERMINATION DE L'AVENIR, par André COSTESÈQUE. Un vol. de 180 pages, orné de figures. *Editions des Cahiers Astrologiques*, Nice. — Prix : 250 francs.

Dans cet ouvrage, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, l'auteur étudie deux façons dont l'avenir se révèle à nous, l'un généralement sporadique, accidentel, involontaire : la *prémonition;* l'autre résultant de recherches, d'études, de calculs, et presque scientifique : l'*Astrologie.*

Un chapitre particulièrement intéressant est celui touchant la philosophie de la prédétermination de l'avenir dans lequel l'auteur expose que celle-ci ne nécessite nullement un système spécial à la divination. Ceux-là qui considèrent que le Destin jalonne notre route d'événements les plus divers, verront grâce à l'exposé de Costesèque, que des philosophes tels qu'Epictète, Spinoza et Kant se trouvent, sans y avoir songé sans doute, en plein accord avec eux; leurs systèmes ne pouvant en effet qu'étayer une philosophie de la prédétermination de l'avenir..

La partie vraiment didactique de l'ouvrage est celle où l'auteur, partant de la théorie des Idées de Platon, en arrive à l'assignation à chaque degré du Zodiaque d'une Image-Idée. (Dans un ouvrage précédent : *Les Correspondances Symboliques des Degrés du Zodiaque*, A. Costesèque a déjà exposé et étudié cette question). La liste de ces Images-Idées est non seulement énumérée dans ce nouvel ouvrage, mais la théorie de l'auteur est appuyée et démontrée par quatre-vingts thèmes fournis. Ce procédé permettra au praticien astrologique d'entrer dans certains détails avec moins de risques et d'errer dans l'interprétation, pierre d'achoppement de l'astrologie.

L. R...

***

LES PORTES DE BRONZE, par Jean de SAUVECLARE et Jean GATTEFOSSÉ. Un vol. 12,5×20, avec frontispice, de 268 pages. *Editions Paul Derain*, Lyon. — Prix : 110 francs.

Dans « l'avant-propos » de ce livre, Jean Gattefossé, chimiste et métapsychique éminent, héritier de l'œuvre et de la pensée de son ami Jean de Sauveclare, avertit le lecteur que ce n'est pas là « du roman », car *on n'y trouvera ni sang, ni amour*. C'est, en effet, plus que cela et malgré la multiplicité des aventures qui se succèdent avec une passionnante grandeur, il se dégage de ces pages une belle leçon, parfois même un enseignement, frère de notre moderne spiritisme, exhumé des secrets d'Atlantis. Ne lisons-nous pas en effet, page 201 :

... *il n'y a point de bonheur et de malheur : tout est juste; l'homme infiniment petit participe à une évolution qui le dépasse. Grâce aux Grands Etres qui nous guident, nous savons pourquoi nous vivons; c'est un don magnifique et exclusif que Dieu a fait aux Atlantes de ce temps. Nous ne devons ni en souffrir, ni en jouir; c'est aux sacrifices de nos ancêtres, aussi bien qu'au don de nos vies passées, que nous devons de distinguer ce qui fut toujours caché. Nous en sommes plus grands, mais plus humbles aussi.*

Ce simple extrait démontre tout l'intérêt d'un tel ouvrage qui a, de plus, le mérite d'être attrayant, tellement sont abondants les documents préhistoriques, ignorés jusqu'ici, dont les auteurs font état dans leurs descriptions d'un Maroc prestigieux et bien digne d'avoir enthousiasmé les premiers colons français, nos pères.

Enfin, ce rappel d'Atlantis, de ses sages, de sa haute civilisation et de son déclin, nous permet de faire un rapprochement avec notre époque et de pénétrer peut-être dès à présent, à travers les ombres du passé, le grand inconnu de demain.

S...

NOTE DES EDITEURS. — Les opinions émises dans les études que publient « Les Cahiers du Spiritisme » doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

***

Il sera rendu compte dans « Les Cahiers du Spiritisme » des ouvrages qui seront adressés à la rédaction en double exemplaire.

***

Les éditeurs ne répondent pas des manuscrits communiqués.

La correspondance doit être adressée :

POUR LA REDACTION : à Hubert Forestier, à Soual (Tarn) ;

POUR L'ADMINISTRATION ET LA VENTE : aux « Editions Jean Meyer », à Soual (Tarn).

Les versements doivent être effectués au compte de chèque postal : Editions Jean Meyer, Soual (Tarn) ; compte : 609-59 Paris.

Toute lettre nécessitant une réponse doit être accompagnée du montant de l'affranchissement : timbres-poste ou coupon-réponse.

Imprimerie Régionale, Toulouse

LIVRES RECOMMANDES :

Georges MELUSSON

POURQUOI JE SUIS SPIRITE !

Les voies de la connaissance sont nombreuses. Dans ces pages, simplement écrites, l'auteur fait le récit objectif de sa conversion au spiritisme avec autant de talent que de scrupules. Les êtres de l'autre monde se sont révélés à lui d'une façon si curieuse qu'il n'a pu nier leur évidente réalité. Si bien qu'après avoir été matérialiste. G. Mélusson fut l'un des propagandistes ardent et écouté du spiritisme français.

C'est servir sa mémoire et son noble idéal que de répandre le livre qu'il nous a laissé.

Un ouvrage de 80 pages : 33 fr. Franco recommandé : 50 fr.

Maurice MAGRE

LE LIVRE DES CERTITUDES ADMIRABLES

L'esprit léger de ceux qui nous ont précédés ici-bas semble flotter autour de nous car l'éternelle sagesse illumine ces pages.

Maurice Magre fut un grand spiritualiste, un ami de *La Revue Spirite* et des chercheurs qui, par la voie de l'observation positive ou par celle du cœur, se sont efforcés de soulever le voile de la connaissance. Son livre apporte une précieuse contribution à qui veut atteindre aux vérités essentielles.

Un vol. in-16, double cour. de 318 pages. Franco recommandé : 134 fr.

Dr Raoul MONTANDON

DU SORT DES TRÉPASSÉS

Un livre du Dr Raoul Montandon est toujours une œuvre de haute documentation. Celui-ci répond à une étude de M. le pasteur Ch.-H. Menoud, professeur de théologie à l'Université de Neuchâtel. A cette occasion le Dr R. Montaudon rapporte des faits puisés à bonne source qui démontrent que les morts vivent et se manifestent et que, de plus, le spiritisme, en moins d'un siècle, a conduit ou ramené à la certitude spirituelle des milliers d'individus accablés par les épreuves de la vie ou le matérialisme destructeur.

Un volume de 50 pages : 75 fr. Franco recommandé : 84 fr.

Dr de FONTBRUNE

Les PROPHÉTIES de Maistre MICHEL NOSTRADAMUS

EXPLIQUEES ET COMMENTEES

(Dixième édition revue et augmentée.)

Un livre étonnant qui, à en croire certains, contiendrait les prédictions les plus précises sur notre temps. Si bien que son succès de librairie s'affirme de plus en plus.

Le Dr de Fontbrune s'est appliqué à éclairer les fameux « quatrains » du sage de Salon, lesquels, si nous en jugeons par les événements passés et pré-annoncés sont, quant à l'avenir, singulièrement impressionnants.

Un fort volume de 316 pages. Franco recommandé : 296 fr.

En vente aux « Editions Jean Meyer » (B. P. S.),
à Soual. (Tarn).

Compte de chèque postal : Paris, n° 609-59.